

QUELQUES INTERROGATIONS SUR LA QUESTION DE L'UTILITE DES SCIENCES SOCIALES

par

Jacques LOMBARD

Ce séminaire, organisé à l'initiative du Ministère de la Recherche Scientifique et Technologique pour le Développement, intervient au moment où nous achevons un programme de recherche en sciences sociales engagé sur la Côte Ouest de Madagascar depuis le début de l'année 1985.

Les quatre thèmes proposés à la réflexion des participants, dans le cadre de ce séminaire, concernent le problème de la recherche en sciences sociales menée à et sur Madagascar, abordé sous plusieurs éclairages.

Nous étions tentés, au départ, de rédiger une communication sur le rôle des sciences sociales face au Développement (ainsi que nous l'avions proposé d'ailleurs), en nous inspirant d'un débat d'ordre général, largement ouvert en France depuis quelque temps. Débat qui se nourrit, entre autres, de l'analyse des relations difficiles des praticiens du développement avec les chercheurs en sciences sociales et des raisons profondes de cette mésentente.

Débat aussi qui nous incline à penser que la crise politique, financière, économique et sociale qui secoue profondément les pays du Sud est aussi une crise de la réflexion, au delà des certitudes idéologiques, morales et scientifiques.

A bien y réfléchir, il nous est apparu que le programme mis en œuvre dans le cadre de la Convention signée entre le MRSFD et l'ORSTOM représentait, en quelque sorte, et à son modeste niveau, une tentative de réponse concrète à ces diverses questions.

Nous avons donc choisi de proposer cet exemple à la discussion en nous efforçant de traiter certains aspects particuliers de ce programme chaque fois qu'ils impliquaient une réflexion d'ordre général.

Cinq préoccupations sont affichées dans le texte de la Convention qui tracent les orientations du programme:

— une réflexion d'ordre théorique et méthodologique dans le domaine des sciences sociales et centrée sur la notion de « développement ».

— une action concertée de Coopération Scientifique pour le Développement.

— une formation à la recherche mise en œuvre à travers l'ensemble des opérations de recherche.

[Tuléar, Janvier 1987]

- la participation au développement d'une structure logistique de recherche scientifique.
- un effort pédagogique en direction du Grand-Public.

J'ai cité ces éléments parce qu'ils ont constamment sous-tendu notre effort de travail au cours de ces deux dernières années et qu'ils donnent donc, je l'espère, une idée sur la cohérence de notre projet mais je ne traiterai pas ici toutes les questions qu'ils impliquent.

Ce n'est pas notre propos, en effet, d'entrer ici dans le détail de ce travail. Cet exposé est tout simplement construit autour de quelques questions que tout un chacun peut se poser mais qui n'en sont pas moins importantes à nos yeux.

Sans aucun doute, nous n'avons aucune vérité à asséner ou à apporter mais juste deux ou trois interrogations, en forme de réflexion nées des quelques fils tressés de nos expériences et de nos espoirs.

LE DEVELOPPEMENT DE L'ELEVAGE DANS LE SUD-OUEST DE MADAGASCAR.

L'intitulé du programme de « l'Equipe de Recherche Associée », née de la Convention signée entre le MRSTD et l'ORSTOM est déjà en lui-même toute la question !

En effet, le terme « développement » est pris ici dans son sens le plus général, utilisé, disons au « sens commun ». Par ailleurs, le choix de l'élevage comme objet empirique de la recherche ne préjuge en rien de tel ou tel découpage disciplinaire. L'élevage est aussi bien le « sujet » de l'agrostologue que celui du géographe ou de l'historien voire du linguiste. Enfin, la zone géographique, le Sud-Ouest, est construite par rapport à l'élevage, l'un étant donné dans l'autre au sens où cette activité est une image portée de cette région.

Derrière cet objet empirique, l'élevage, se profile donc un autre objet, plus abstrait, une hypothèse selon laquelle l'élevage serait le moteur de l'activité sociale, économique, politique, d'une région. Région façonnée ainsi depuis des siècles, creuset naturel où s'est élaborée une société originale dont le bœuf est devenu le miroir.

Ainsi, l'élevage aurait modelé et divisé les clans, accouché des monarchies, établi des rangs entre les familles, transformé les paysages.

Ainsi le bœuf serait devenu une monnaie, une mesure de chaque chose, de toute valeur, un moyen d'échange avec l'étranger et enfin un intermédiaire obligé et efficace dans l'interminable dialogue entretenu avec l'au-delà.

La question que nous nous sommes posés était alors la suivante : l'élevage qui a fait ce pays est-il aussi son avenir ? Question qui en implique deux autres :

- De quel « développement » s'agit-il ?
- Comment aborder une telle question ? Où est la prise ?

De quel «développement» s'agit-il ?

L'échec maintenant largement reconnu des politiques de développement qui ont accompagné l'intégration des sociétés du Tiers-Monde dans le marché mondial conduit à affirmer que le mouvement propre de ces sociétés a été méconnu sinon rejeté dans les « scories de l'histoire ».

Toute société produit, par définition, sa propre transformation et l'ensemble de ces transformations la constitue dans son histoire et donc dans son identité. Si chaque société conduit, au niveau de sa dynamique interne les étapes de son changement, cette dynamique est aussi une fonction de ses relations avec l'extérieur et chacune de ces étapes représente un moment de sa « modernisation ».

De la même manière, l'époque contemporaine ne peut se comprendre que si nous tentons de restituer, à l'aide des outils de l'histoire, de l'anthropologie, de la sociologie, de l'économie et de la géographie, l'ensemble du mouvement qui fait de toute société une société vivante.

Une meilleure connaissance des dynamismes internes, de la transformation, du « développement » de chaque société représente une information élaborée apportée aux décideurs. De plus, l'accroissement des connaissances sur une société contribue à faire de cet ensemble social un acteur plutôt qu'une cible de son développement.

Enfin, est-il possible d'envisager le développement d'une société sans prendre en compte les initiatives, les résistances et les stratégies des populations concernées ; plus même, le développement ne doit-il pas s'appuyer sur ces initiatives et stratégies, les infléchir dans un cadre plus large, national voire international et ainsi se construire par le jeu de ces forces vives et non plus seulement en fonction des modèles et simulations économiques.

Le sens courant du terme « développement » tel qu'il est usité dans les publications spécialisées recouvre une ambiguïté souvent dénoncée entre une acception réductrice et économiciste, celle de croissance économique et une acception plus large, humaniste qui prend en compte l'ensemble des facteurs sociaux et non pas seulement les seuls facteurs économiques. Cela dit, il s'agit dans les deux cas des résultats mesurés d'une action volontariste, de la mise en œuvre d'une politique et nous voudrions dire qu'il nous semble possible de prendre le terme développement dans un sens encore plus large.

Prenons l'exemple de notre thème de recherche, la pratique de l'élevage est bien le résultat d'un processus complexe qui assure l'intervention d'une infinité de paramètres. En conséquence, ce phénomène ne peut être seulement pensé comme le produit d'une politique avérée ; il nous semble, au contraire, que nous sommes contraints de l'analyser, avec les moyens relatifs de notre regard scientifique, pour atteindre de proche en proche, à une meilleure connaissance de l'« évolution » et donc du « développement » de cette région du Sud-Ouest.

Nous dirons qu'il en est de même pour la situation actuelle car, au delà des décisions politiques, économiques prises à l'échelon local, national, international, des opérations et actions de développement de toute nature, qui peut se targuer de maîtriser l'énorme mouvement, l'irrépressible coulée qui fait le présent de toute société. Mouvement souvent imprévisible qui se dessine justement là où l'histoire apporte la preuve de l'avenir.

Je crois que le cours des choses est toujours un petit peu plus rapide que l'intelligence que nous en avons. Souvent, nous sommes tentés de le devancer en nous installant confortablement dans un système ou un autre, selon son goût, là où le monde, gourmand et répu, somnole d'avoir englouti son futur.

Tout ce qui bouge, change, nous étonne, nous inquiète, loin de nous ramener à l'évidence de nos convictions doit plutôt nous donner à penser et nous aider à mieux comprendre, au fond, notre propre développement.

Où est la prise ?

Arrivé à ce niveau, on a un peu l'impression qu'il s'agit de saisir une boule de billard avec deux allumettes! Ainsi, une société est toujours au delà de ce qu'on peut en «faire» et en comprendre. Mais n'est-ce pas dans la nature des choses?

Ce qui fait la valeur d'une approche scientifique, c'est précisément sa constante relativité puisqu'elle opère des découpages, utilise des outils, des concepts qui sont à l'exacte mesure de ce que nous pouvons saisir maintenant mais dont nous espérons toujours qu'ils nous permettront d'aller quand même un peu plus loin.

Notre programme sur l'élevage n'est pas une opération de développement. En ce sens, il ne s'agit pas pour nous d'apporter des réponses techniques à des questions techniques. Nous ne sommes pas inscrits dans la nécessaire rationalité économique qui régit toute opération de développement et qui constitue, à l'évidence une prise immédiate et solide.

Notre problème est tout autre: nous affrontons l'ensemble social dans sa «totalité», dans ses manifestations les plus secrètes et les plus volatiles en nous appuyant sur l'hypothèse suivante: l'élevage est un fil qui, tiré, nous permettra de dévider la pelote.

Il nous faut saisir tous les signes du temps, de l'époque, en nous glissant dans la plus grande ligne de pente, où ils s'agglutinent en milliards de constellations qui sont autant de choix, d'échecs, de décisions, de stratégies, d'apprentissages, de réussites.

Parce que, quoi qu'on fasse, l'avenir de l'élevage dans cette région restera toujours entre les mains de ceux qui le pratiquent, non pas qu'ils soient les seuls à devoir trouver les «solutions» mais parce que il est question là de leur survie.

Cet objet empirique, l'élevage, représente, nous l'avons vu, une prise pour de nombreuses disciplines et il est tentant de profiter de tous ces outils pour décortiquer la réalité.

Je vois bien qu'on nous reprochera d'évacuer un problème de théorie à savoir que le choix de l'outil préjuge de la transformation opérée par cet outil là où il est appliqué. On ne peut pas faire n'importe quoi avec n'importe quoi! C'est vrai, nous sommes d'emblée plongés dans une tradition institutionnelle, sociale qui pèse lourdement sur la «nature» de notre regard. Je dirais quand même qu'on choisit toujours d'avoir le regard plus ou moins lourd! Et puis cet héritage ne suffit plus à nous aider, bien souvent. Qu'on le reconnaisse ou non, il nous faut quelque peu bricoler dès lors qu'on a l'audace de poser des questions qui ne sont pas immédiatement lisibles dans sa discipline.

L'étude de la transformation de la « matière sociale » n'a jamais été un sujet primordial pour les grandes écoles de pensée qui ont fait avancer la réflexion sociologique mises à part les écoles d'inspiration marxiste bien souvent tentées par le démon de la « globalisation ».

Il y a maintenant trente ans, G. Balandier ouvrait le débat sur cette question : qu'est-ce que les sciences sociales ont à dire du développement ? Il va former à sa suite une génération de sociologues du développement dont une grande partie est maintenant réunie à l'ORSTOM.

Un numéro des cahiers de l'INED, publié en 1956, sous sa direction et intitulé : « Le Tiers-Monde, sous-développement et développement », va mettre l'accent sur plusieurs phénomènes, tout juste perceptibles à l'époque et si présents de nos jours : la construction des Etats, l'identité des Nations, le développement des villes, forces aspirantes, énormes, puissantes qui pèsent tant sur l'avenir des campagnes, des vieilles sociétés africaines.

REFLEXIONS POUR UN BILAN

Comme nous l'avons dit plus haut, le programme « élevage » a été mis en œuvre par une « équipe de recherche associée » qui répondait aux principes suivants pour sa constitution :

- fédérant un certain nombre de recherches déjà engagées ou en voie d'achèvement qui concernaient l'ensemble de la région.
- suscitant l'ouverture de nouvelles recherches liées à la réalisation du programme et favorisant, dans le même sens, la définition de sujets originaux de maîtrises et de thèses.
- constituant une équipe pluridisciplinaire dans le domaine des sciences sociales, regroupant des chercheurs nationaux et expatriés, effectivement disponibles et élargie aux étudiants chercheurs concernés par le programme.
- limitant la réalisation de cette expérience à une période de deux ans afin d'en prendre rapidement la mesure pour en préciser les acquis éventuels, mieux définir les inflexions nécessaires dans l'hypothèse d'un développement ultérieur.
- enfin, focalisant le programme sur un problème-clef pour le développement de la région.

Le travail de recherche sur le terrain, mené par cette équipe, s'est déroulé au cours des années 85 et 86 et aboutit maintenant à la rédaction d'un certain nombre d'ouvrages collectifs dont chaque thème correspond à une question jugée essentielle compte tenu de l'avancement du travail.

En fait, à enquêter sur la situation de l'élevage qui se trouve au cœur de toutes les préoccupations en milieu rural, nous nous sommes heurtés à des problèmes qui témoignent d'une transformation profonde et sans doute définitive de cette région de Madagascar.

On pouvait croire, 10 ou 15 ans auparavant que cette région, faiblement peuplée, allait prendre beaucoup de temps pour changer, se « moderniser ». Pourtant quelque chose se passe,

encore invisible à l'œil nu, si l'on peut dire mais qui agit en profondeur, inéluctablement, au cœur des consciences.

Les choses ont changé, les solidarités anciennes qui puisaient leur vigueur dans un souci commun, espoir de vie: la prospérité du troupeau et son accroissement, s'émeussent à mesure que les intérêts se fractionnent avec les héritages qui divisent les familles.

L'autre jour, pendant une circoncision, regardant défiler les invités, précédés, les uns et les autres, du même veau efflanqué, le plus petit, le moins cher de chaque parc, juste assez pour faire la différence avec une chèvre, je me disais que personne ne joue plus le jeu mais le jeu n'en vaut plus la chandelle ...

Il se passe que la ville est en train d'avaloir la campagne. Il se passe que la ville est pauvre et que ses besoins sont immenses.

La vraie richesse de ce pays, accumulée, fortifiée, de générations en générations, c'est son troupeau et quoi d'autre la campagne peut-elle offrir à son insatiable voisine? Qu'elle lui donne, lui vende ou bien qu'on lui prenne!

Il reste la terre, ces immenses pâturages qui sont le visage de ce pays, ces terres vidées de leur troupeau par le pillage et qui créent une autre richesse, non pour le paysan mais pour le citadin qui va introduire de nouvelles techniques, défricher de grands espaces, produire toujours plus pour nourrir la ville, l'enrichir.

Les bœufs de plus en plus souvent, doivent faire des détours, contourner les champs pour aller s'abreuver, il n'y a plus de place pour eux!

Ce sont là des exemples isolés, me direz-vous! Je ne le crois pas et c'est bien le thème que nous développons dans un de nos ouvrages. Il faut dire néanmoins que certaines régions comme le Sud sont encore préservées, pour des raisons qui tiennent à leur situation géographique mais aussi et surtout à leur organisation familiale. Mais ces différences, nécessaires dirons-nous, ne nous font que mieux percevoir les endroits où le feu est le plus vif.

Certains nous diront: la force des campagnes, ce sont les traditions, les ancêtres. Sans aucun doute! et je répondrai, on saura vraiment que les grands équilibres ont basculé, le jour où, en quelque sorte, cela sera dit aux ancêtres, le jour où le hazomanga ne sera plus le lieu d'une prière en commun, d'une richesse et d'un travail partagés mais simplement l'émotion diffuse des souvenirs de l'enfance. Dans ce pays, chacun le sait déjà ...

Je terminerai sur une petite réflexion qui est aussi le thème d'un de nos ouvrages. Pour un sociologue ou un historien, l'idéal est peut-être de trouver un partenaire dans le groupe humain ou la société qu'il observe; un partenaire qui se pique au jeu et avec lequel on avance dans la compréhension des choses. En fait, si l'on veut bien y regarder d'un peu plus près, à chaque fois qu'un éleveur nous parle de ses bêtes, il devient sociologue et historien puisque c'est de cette manière que les gens parlent de leur monde et aussi réfléchissent sur lui: qu'il s'agisse de la manière de découper et de distribuer la viande au moment des fêtes, qu'il s'agisse de fabriquer un talisman dont la vertu est la prospérité du troupeau ou bien alors la protection contre les voleurs, qu'il s'agisse des marques d'oreilles ou de la couleur des robes,

qu'il s'agisse d'offrir ou de recevoir ou même de vendre, qu'il s'agisse du bon ou du mauvais caractère de l'une de ses bêtes ou bien de sa beauté ...

· Tout cela aussi, ce sont des histoires, des contes, des mythes et surtout peut-être maintenant, des chansons, une littérature enfin où survit indéfiniment l'âme d'un peuple.

REPOBLIKA DEMOKRATIKA MALAGASY

Tanindrazana - Tolom - piavotana - Fahafahana

MINISTERE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ET TECHNOLOGIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT

SEMINAIRE NATIONAL
DE REFLEXION SUR LA POLITIQUE
EN SCIENCES SOCIALES

(Antananarivo, 23 - 28 fév. 1987)

Livre III

C. I. D. S. T.

ANTANANARIVO

SOMMAIRE

LIVRE III

	<i>Pages</i>
J. LOMBARD, Chercheur à l'ORSTOM	
— Quelques interrogations sur la question de l'utilité des Sciences Sociales	3
E. FAUROUX, Chercheur à l'ORSTOM,	
— Les Sakalava de la Maharivo	11
J. HOERNER, Maître-Assistant CUR de l'uléar,	
— La dialectique d'un chercheur «étranger» aux populations qui sont «l'objet» de sa recherche: l'exemple d'un géographe «vazaha» dans le Sud-Ouest de Madagascar	27